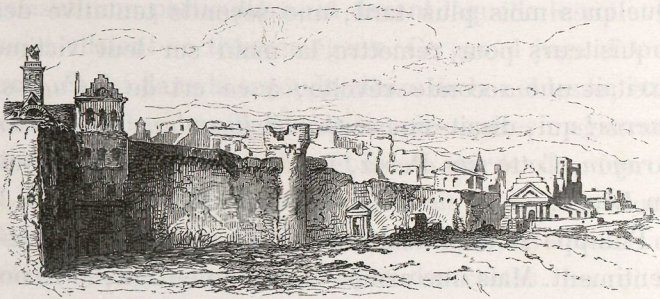


France, mais poursuivi par la haine implacable de Philippe II, Perez eut à défendre plus d'une fois sa vie contre le poison et l'assassinat. Sa femme et ses enfants avaient été arrêtés : ils ne recouvrèrent leur liberté qu'à la mort du roi, après neuf années de captivité.

On ne peut se promener dans les quartiers qui avoisinent l'Aljaferia sans être assailli par les souvenirs du



siège trop fameux de 1809. Les ruines du couvent et de l'église de Santa-Engracia, au bout de la promenade publique, en sont comme un monument éternel. Lugubres souvenirs, sombre et douloureux épisode, où l'héroïsme fut égal peut-être des deux côtés, mais avec cette différence que celui de nos soldats était au service d'une ambition inique, tandis que celui des Espagnols était au service de la plus juste et de la plus noble des causes, celle de l'indépendance de la patrie envahie par l'étranger. Le siège dura cinquante-

deux jours. Il en avait fallu vingt-neuf pour forcer les défenses extérieures : il n'en fallut pas moins de vingt-trois pour cheminer, avec le canon et la sape, de rue en rue et de maison en maison jusqu'au cœur de la place. Quand la ville se rendit, sur cent mille individus enfermés dans ses murs, cinquante-quatre mille avaient péri. L'épidémie avait fait plus de ravages que le feu : quarante mille hommes étaient entassés dans les hôpitaux.

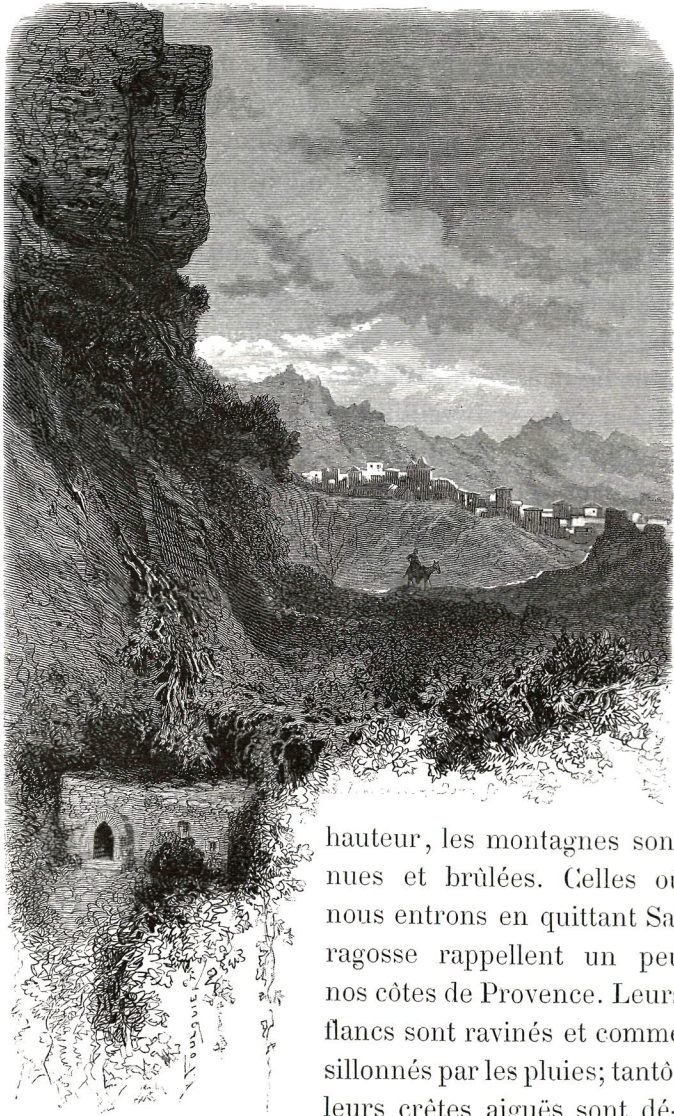
En 1812, il y avait, dans une petite chambre située tout au haut du donjon de Vincennes, un prisonnier d'État dont le nom était un mystère pour tout le monde. C'était un Espagnol. On le traitait d'ailleurs avec assez d'égards. Il avait quelques livres, une boîte de couleurs, une famille de pigeons, qu'il élevait dans son réduit. Ce prisonnier était le célèbre Palafox, qui avait été l'âme et le héros de cette immortelle défense de Saragosse. L'empereur l'avait fait disparaître. On avait enterré avec une grande pompe une bûche à sa place : le monde entier le croyait mort, même sa famille et sa femme ¹. Palafox, rentré en Espagne en 1814, contribua beaucoup au rétablissement de Ferdinand VII, qui le créa duc de Saragosse. Mais lors des événements de 1820, ayant montré quelques tendances vers les idées libérales, il fut disgracié. La reconnaissance des rois est courte.

On va en une journée, par le chemin de fer, de Sa-

¹ J'emprunte ce fait curieux à l'un des écrits posthumes d'Alexis de Tocqueville, tome VIII de ses Œuvres complètes, *Mélanges et Fragments*, p. 224.

ragosse à Madrid ; mais la journée est longue. Nous partons à dix heures du matin, nous n'arriverons qu'à dix heures du soir. Si l'on va lentement, en revanche on ne s'arrête nulle part, ni pour déjeuner ni pour dîner ; et ceux qui sont assez imprudents pour ne pas se munir au départ d'amples provisions de bouche, courent risque d'arriver à Madrid à jeun. Je dois dire cependant, pour être parfaitement véridique, que dans les gares on nous offre toujours de grands verres d'eau fraîche. *Agua, agua fresca!* c'est un cri que vous entendez partout et perpétuellement en Espagne, hiver comme été. C'est bien le peuple le plus altéré de la terre. L'autre jour, à Alsasua, pendant que la neige tombait et que nous grelottions sous une bise piquante, on nous offrait de l'eau fraîche.

De Saragosse à Madrid, la route est sans intérêt ; mais le pays n'est pas sans caractère. Les paysages d'Espagne, généralement austères, souvent tristes, ont de la grandeur : cela tient à ce que presque toujours ils ont un horizon de montagnes. Rien qui rappelle ces plantureuses campagnes de France, ces collines doucement inclinées, mais un peu uniformes, arrosées de nombreux cours d'eau, et couvertes d'un épais manteau de verdure. Ici, presque partout c'est un sol montagneux, une succession de vallées profondes et de chaînes plus ou moins abruptes. Dans ces vallées, et particulièrement en Aragon, le sol est riche : le blé y donne d'abondantes moissons. Sur les pentes, la vigne et l'olivier prospèrent ; ce sont les productions les plus considérables du pays. Mais au delà d'une certaine



hauteur, les montagnes sont nues et brûlées. Celles où nous entrons en quittant Saragosse rappellent un peu nos côtes de Provence. Leurs flancs sont ravinés et comme sillonnés par les pluies; tantôt leurs crêtes aiguës sont découpées en dents de scie; tantôt leurs roches, dorées

par le soleil ou teintées d'ocre rouge, s'arrondissent comme des tours, ou simulent à l'œil des fortifications et des murs en ruine. A mesure que nous nous éloignons de l'Èbre, la contrée devient plus accidentée, les habitations plus rares. De loin en loin, de petites villes, bâties d'une pierre rougeâtre, couvertes de tuiles, se montrent assises sur les pentes, perchées quelquefois sur un rocher avec quelque château ruiné. Les tours des églises, avec les renflements de leurs toitures bulbeuses, ont un peu la tournure des minarets ou des clochers byzantins. On passe devant Calatayud, dont la silhouette à demi orientale se découpe finement sur le fond bleuâtre de sa double montagne. On traverse Alhama, qui élève sur un roc escarpé son vieux château arabe, et dont le nom arabe (*al-hama*, les bains) rappelle l'abondance de ses eaux minérales.

Ici le pays change. Nous sommes sur les plateaux de la Nouvelle-Castille, contrée très-élevée et très-froide. De grandes plaines rocheuses, de vastes pâturages d'un aspect mélancolique s'étendent autour de nous. Pas une maison, si ce n'est, d'espace en espace, la cabane d'un cantonnier. Pas un être vivant, si ce n'est quelquefois une cigogne, debout sur une patte, au bord d'un marécage. Auprès de Medina-Celi on entre dans la sierra de Mistra. Nous sommes enveloppés de nuages, et une neige à demi fondue commence à tomber. Tout à coup le train s'arrête. Qu'y a-t-il? On ouvre les portières, et on nous invite à descendre. La voie, profondément encaissée à cet endroit, a été détruite par un formidable éboulement : une montagne de décom-

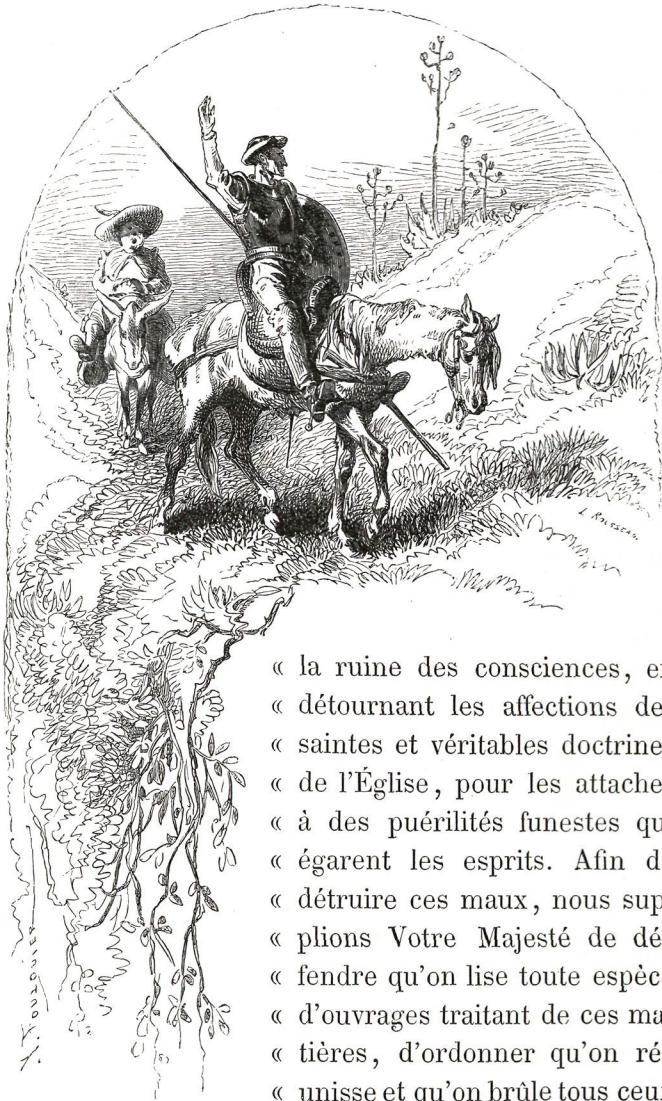
bres remplit la tranchée et intercepte le passage. Nous mettons pied à terre, et, pataugeant péniblement dans une argile détrempée, nous escaladons l'énorme entassement de terre et de roches écroulées. De l'autre côté, un autre train nous attend ; on s'y recase comme on peut, mouillé et transi, et on repart pour Madrid.

Le chemin de fer passe auprès de Guadalajara, ancienne ville forte, où l'on voit encore le palais des ducs de l'Infantado. Un peu plus loin est Alcalá de Henarés. Alcalá, aujourd'hui sans vie, a été autrefois florissante. Son université, fondée et richement dotée par le cardinal Ximènes, rivalisa de réputation et de savoir avec celle de Salamanque. C'est là que le grand cardinal, qui était lui-même très-versé dans les langues orientales, fit imprimer sa célèbre Bible polyglotte. Alcalá a une autre gloire encore : elle est la patrie de Cervantes. L'auteur de *Don Quichotte*, après avoir lutté toute sa vie contre la misère, est mort obscur et presque sans pain ; on ignore même aujourd'hui où reposent ses os. Mais quand sa gloire eut triomphé de l'indifférence de ses contemporains, huit villes, au nombre desquelles Madrid, Séville et Tolède, se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour. Il paraît certain qu'il naquit à Alcalá, le 9 octobre 1547.

De toute la littérature espagnole, le nom de Cervantes est sans contredit, en Espagne et hors d'Espagne, le plus populaire. Génie charmant et profond entre tous, merveilleux d'originalité, plus merveilleux encore de naturel, de vérité, et par là universellement et éternellement admirable. Ce vieux livre de *Don Quichotte*,

qu'enfants nous avons lu comme un conte bleu ; que , devenus hommes , nous lisons et relisons comme une des peintures les plus instructives et les plus aimables de la vie humaine ; ce livre , qui est de son pays et de son temps par la forme et par le costume , est de tous les temps et de tous les pays par le fond , image vivante de l'humanité , de ses éternelles passions et de ses faiblesses éternelles , de ses travers et de ses ridicules , de ses vertus et de ses vices , lesquels changent d'habit sans changer de nature , et , dans des idiomes différents , parlent toujours le même langage.

La passion des romans de chevalerie était , en Espagne , du temps de Cervantes , une sorte de maladie endémique. (N'en rions pas trop : nous avons vu de notre temps quelque chose de pareil , et pour des romans qui ne valaient pas , au moins moralement , les romans de chevalerie.) Il y a de ce fait , jusque dans les monuments législatifs de l'époque , des traces curieuses. Ainsi , des 1555 , les cortès de Valladolid , alarmées de l'influence pernicieuse de ces livres , avaient déjà présenté au roi la pétition suivante : « Ces ouvrages portent un grave préjudice aux lecteurs de toutes les classes , mais surtout aux jeunes gens et aux jeunes filles , que séduisent les mensonges et les vanités dont ils sont remplis : enclins naturellement à l'oisiveté , ils dévorent ces compositions folles , s'éprennent des aventures de guerre et d'amour que l'on y raconte , et , si des occasions se présentent , commettent à leur tour des extravagances déplorables. Tout cela aboutit non-seulement au déshonneur des familles , mais à



« la ruine des consciences, en
« détournant les affections des
« saintes et véritables doctrines
« de l'Église, pour les attacher
« à des puérités funestes qui
« égarent les esprits. Afin de
« détruire ces maux, nous sup-
« plions Votre Majesté de dé-
« fendre qu'on lise toute espèce
« d'ouvrages traitant de ces ma-
« tières, d'ordonner qu'on ré-
« unisse et qu'on brûle tous ceux
« qui existent, et que personne n'en imprime de
« nouveaux sans une licence particulière. Votre Majesté

« rendra ainsi un grand service à Dieu aussi bien qu'à
« son royaume. »

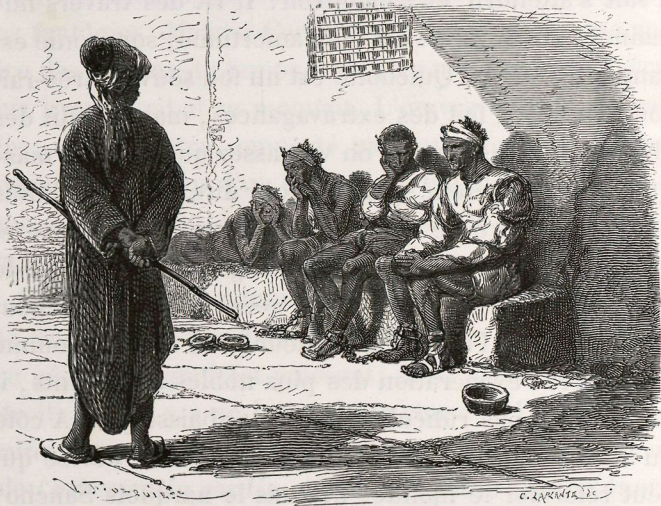
Je ne sais si on brûla *Amadis de Gaule* et *Don Bé-lianis de Grèce*; mais brûler les livres (et même les auteurs) n'a jamais été un bon moyen de combattre la mauvaise littérature. Ce que n'avaient pu faire ni les cortès ni le roi, un homme de génie le fit avec un petit livre : le ridicule tua les faux héros, la satire souffla sur les fantômes. Mais si Cervantes n'avait fait qu'une satire des romans du temps, son livre n'eût point survécu aux livres dont il se moquait. L'œuvre déborda le cadre; et le peintre, emporté par son génie, se trouva avoir fait, au lieu d'un tableau de fantaisie, cette fresque si animée et si vivante où se déroulent les scènes variées de la grande comédie humaine.

Cervantes, qui a toutes les qualités de sa nation et de son époque, par bien des côtés leur est supérieur. Le génie espagnol est puissant; mais il est en général étroit, dur. Il y a en lui quelque chose de l'âpreté africaine. Aux passions ardentes, impétueuses de ce peuple (*vehementia cordis*, disait déjà Pline), à son énergie persévérante et tenace, il semble que mille ans de guerre et de haines de races ont ajouté des habitudes violentes, des instincts cruels, l'amour du sang, le goût de l'horrible. Ce caractère se trouve chez ses poètes, ses conteurs, ses artistes. Ils aiment les choses terribles, les scènes sombres; les sujets même bas et repoussants ne leur déplaisent point. La misère triste ou risible, le spectacle de la douleur, les plaies et les convulsions de la nature humaine, tout cela les attire vo-

lontiers, et ils savent le peindre avec une vigueur qu'on admire, mais avec une crudité de couleurs qui souvent nous répugne. Seul peut-être Cervantes échappe à ce reproche. Il a ce qui manque à ses compatriotes, le sentiment humain, la fibre du cœur. Les misères humaines l'attristent : loin de s'y complaire, il y compatit. Sans fausse sensibilité, sans déclamation ampoulée, il sait s'attendrir et s'émouvoir. Il rit des travers humains ; mais son rire est sans amertume, son ironie est sans fiel. Son don Quichotte est un fou souvent très-raisonnable, qui fait des extravagances, mais qui dit des choses fort sensées : et on voit assez que sous ce masque de folie l'auteur se cache pour dire bien des choses hardies, et faire de la société une satire ingénieuse et piquante. Ce héros bizarre, mélange de déraison et de sagesse, d'extravagance et de générosité, on ne peut s'empêcher de l'aimer. Si l'auteur nous montre comme un travers l'exagération des plus nobles sentiments, il ne les rend pas ridicules, il ne les abaisse pas. A côté du bon chevalier, type plaisant de la vertu outrée qui veut réformer le monde, il a mis le narquois Sancho, type du bon sens terre à terre, de l'égoïsme vulgaire et plat, lâche et gourmand, comme pour nous enseigner qu'entre ces deux extrêmes est la véritable mesure, qu'entre l'enthousiasme chimérique et la prosaïque réalité il y a la vraie sagesse et le vrai courage.

On sait combien fut aventureuse et troublée la vie du grand Cervantes ; comment, volontaire à Lépante, sous don Juan d'Autriche, il s'y battit bravement, et fut grièvement blessé ; comment enfin, prisonnier chez les

Barbaresques, il passa cinq ans dans les bagnes d'Alger, et joua dix fois sa vie pour recouvrer sa liberté et celle de ses compagnons d'infortune. C'est une chose remarquable que les grands écrivains qui ont, à cette époque, illustré l'Espagne, aient presque tous commencé par être soldats. Chez cette race énergique,



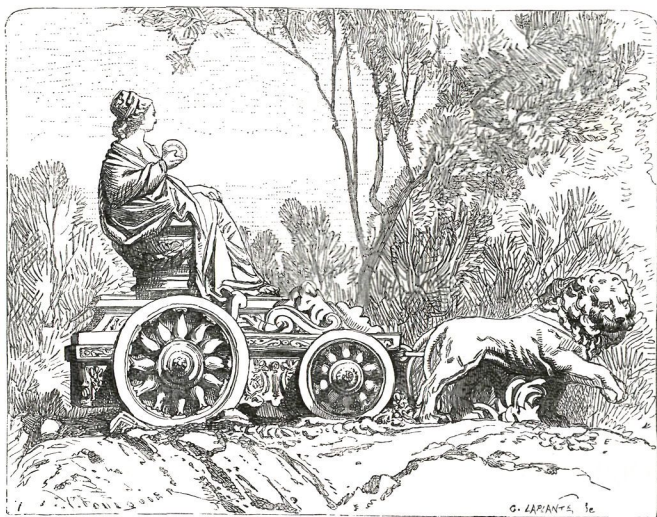
indomptable, la séve est si forte à ce moment, qu'elle déborde : il faut à ces hommes à la fois l'action et la pensée, l'épée et la plume ; ils passent la moitié de leur vie à se battre, et l'autre à écrire. Ercilla, jeune encore, traverse l'Océan, prend part à la conquête du Pérou, et, la nuit, entre deux combats, écrit son poème de *la Araucana*. Garcilasso de la Vega fut un brillant soldat

de Charles-Quint avant d'imiter, dans la langue castillane, les pastorales de Virgile. Lope de Vega s'engage à quinze ans dans l'expédition de Philippe II contre Terceire, et plus tard monte à bord de cette invincible *armada* qui fit un instant trembler l'Angleterre. Calderon sert pendant dix ans comme volontaire dans les guerres de Flandre et d'Italie. Plus brave, plus énergique, et plus éprouvé qu'eux tous, Cervantes, après



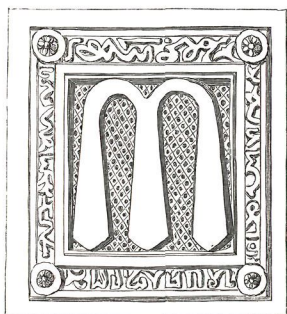
avoir eu la main gauche fracassée à Lépante, ne trouva dans son pays que l'indifférence et la misère. La dureté du sort et des hommes aurait aigri une petite âme ; elle laissa à ce grand esprit et ce grand cœur sa sérénité et sa douce philosophie. Sous la gaieté de ses fictions, à travers les broderies qu'y sème sa plume brillante, on sent bien parfois un fonds de mélancolie. Cervantes, comme notre Molière (deux génies de même famille et de même ordre), est un de ces railleurs dont la lè-

vre, même quand elle sourit, garde le pli imperceptible de la tristesse. Mais ni les souffrances ni les déceptions ne l'ont rendu injuste ou haineux; et l'amer souvenir qu'elles lui ont laissé disparaît sous les enchantements d'une imagination inépuisable et la verve de cette humeur vaillante qui l'a soutenu jusqu'à son dernier soupir.



CHAPITRE III

MADRID — LA SIERRA-MORENA — BAYLEN — ANDUJAR — CORDOUE
— LA MOSQUÉE — LES ARABES —



MADRID est une assez triste ville et une assez mesquine capitale. Il manque à la fois de charme et de grandeur. Il n'a ni la beauté du site, ses environs sont un désert; ni l'avantage ou l'agrément d'un fleuve, le Manzanarès est sans eau les trois quarts de l'année; ni les souvenirs, c'est une ville qui n'existe que d'hier; ni les

monuments, vous y chercheriez en vain une église ou un édifice public qui soit digne de quelque intérêt. Il y a trois siècles, Madrid n'était qu'une bourgade sans nom. Burgos, Tolède, Séville, Valladolid avaient été tour à tour les capitales des anciens rois de l'Espagne; et elles avaient eu de bonnes raisons pour l'être. Ce fut le cardinal Ximènès qui, pendant sa régence sous la minorité de Charles-Quint, transporta à Madrid le siège du gouvernement. Séville, par son importance, sa richesse, sa proximité de la mer, semblait bien plus naturellement désignée : la découverte de l'Amérique et les grands intérêts que l'Espagne allait avoir dans le nouveau monde, commandaient presque ce choix. Le seul avantage qu'offrait Madrid, c'était d'être le centre géographique du royaume. Peut-être une autre raison déterminait-elle le cardinal : dans cette ville, jusque-là sans importance, il était sûr d'être le maître et de ne rencontrer ni les résistances des communes, ni l'ambition des grands, fort gênantes partout ailleurs. Philippe II acheva ce qu'avait commencé Ximènès, en transportant la cour à Madrid. Mais il est advenu de Madrid ce qui advient de toutes les villes que le caprice d'un souverain a la prétention de fonder sans tenir compte de la nature des choses : comme Berlin et Washington, c'est une création artificielle, vivant d'une vie toute factice. Madrid, sans commerce et sans industrie, sans tradition et sans histoire, sans mouvement intellectuel ou politique qui lui soit propre, Madrid n'est qu'une capitale nominale, qui reçoit du dehors la vie ou l'impulsion au lieu de la donner. Il est *la corte*, comme on dit en

Espagne, c'est-à-dire la résidence royale; il n'est ni la tête ni le cœur du pays. Depuis cinquante ans, les faits l'ont assez prouvé.

L'aspect général est petit et vulgaire. Les rues sont mal pavées, les trottoirs rares et étroits. Le petit nombre de magasins brille d'un luxe d'emprunt, qui vient de Paris. Bruxelles est plus vivant, et Bordeaux a l'air plus grande ville. La *Puerta del Sol*, qu'admirent les Espagnols, est une place irrégulière et assez laide, moins grande que la place de la Bourse, à Paris. Leur *Prado* tant vanté n'a aucun charme. Le monument du 2 mai, qui le décore, est une maigre pyramide en moellons, de quinze à vingt pieds de haut, avec quelques statues médiocres. Quant aux fontaines, elles sont d'un goût affreux : l'une représente une grosse Cybèle que le sculpteur a faite lourde pensant la faire majestueuse ; l'autre, un Neptune, qui a l'air d'un dieu de théâtre, assis sur deux roues de bateau à vapeur. On me dit qu'il faut voir le Prado par les beaux soirs d'été, quand la foule des promeneurs l'anime, quand toutes les jolies femmes de Madrid viennent y déployer leurs grâces piquantes et y faire assaut de coquetterie. Je n'ai pu en juger : le temps était froid et pluvieux quand j'ai traversé Madrid cette première fois, et presque aussi mauvais à mon retour. Je n'en suis pas moins disposé à croire tout ce qu'on me dit des charmes des Madrilènes. Qu'on me vante leurs beaux yeux, je n'y contredis point ; mais qu'on ne me vante plus le Prado.

Le climat de Madrid est extrême, et par là même détestable : l'hiver y est plus froid qu'à Paris ; l'été y est

plus chaud qu'à Alicante. Le voisinage du Guadarrama y détermine des variations de température brusques et dangereuses. Il y a un proverbe qui dit : « A Madrid, « le vent n'éteint pas une chandelle, mais il tue un « homme. »

A l'époque où j'y arrivai, c'était vers le 20 mars, la saison était encore rigoureuse. Nous avons hâte de gagner un climat plus doux, de voir enfin le pays du soleil, le pays où *fleurit l'oranger*. Nous nous décidons, après un repos de deux jours, à continuer notre course vers le sud et à entrer en Andalousie par Cordoue. Au retour nous visiterons l'Escorial et Tolède, et surtout nous verrons à loisir le musée de Madrid. Madrid n'a que son musée; mais à lui seul ce musée vaudrait le voyage. Je n'ai fait que l'entrevoir pendant deux courtes visites. Que de merveilles! J'en sors ébloui, les yeux pleins de lumineuses images, la mémoire comme encombrée de chefs-d'œuvre, l'esprit fatigué d'admiration; il y a là des trésors à faire l'orgueil de dix musées.

Nous quittons Madrid à dix heures du soir. Le chemin de fer doit nous conduire jusqu'au pied de la Sierra-Morena; là on prend des diligences pour passer la montagne et gagner Andujar, où l'on retrouve la voie ferrée.

Vers une heure du matin, nous sommes à Alcazar de San-Juan. C'est le point où la ligne d'Andalousie s'embranché avec celle d'Alicante. On attend là, pendant près de deux heures, l'arrivée du train qui vient de